

LA COMPAGNIE
VÉHICULE

RE-
VUE
DE
PRES-
SE
LES
BONNES

AVIGNON 2022

●Off 2022● "Les Bonnes" de Genet, dans une mise en scène épurée et charnelle, un rituel de vie et de mort

Devenue un grand classique du théâtre contemporain, la pièce de Jean Genet est montée régulièrement, mais elle est surtout étudiée à l'école ou travaillée en classe de comédie. C'est un huis clos édifiant où deux sœurs, les Bonnes, dans une sorte de longue cérémonie sensuelle et macabre, fomentent le meurtre de Madame, leur maîtresse. Cérémonie où le théâtre joue à plein puisque dès la première scène, elles échangent leurs rôles ou bien interprètent celui de Madame et se jouent l'une avec l'autre des scénettes qui transgressent leur quotidien. Il y a Solange, il y a Claire, mais Claire est dans la peau, les attitudes et les robes de Madame, tandis que Solange répond au nom de Claire. Les cartes sont brouillées.

Cartes brouillées pour le public, mais aussi jeu de rôles périlleux pour les deux sœurs qui s'égratignent l'une l'autre, jusqu'à se griffer le cœur, prises au jeu libérateur qu'elles mettent en œuvre. Mais Genet n'utilise pas ce stratagème uniquement dans un but dramatique. En changeant de rôle, en changeant de nom, les deux bonnes ne sont plus alors que des fonctions, comme Madame que l'on n'appelle jamais que sous ce titre. Bonnes, elles sont, des servantes aux ordres, asservies, interchangeables et anonymes pour les bourgeois, comme des machines - d'ailleurs Madame ne cesse pas de les confondre l'une et l'autre.

Genet trace ainsi les résurgences de la colère née de l'humiliation, de la négation de ces deux sœurs. Sœurs déjà, elles sont depuis leurs naissances le miroir l'une de l'autre, bonnes, elles ne se définissent que par rapport à leur maîtresse. Une colère qui se transforme en haine, qui mûrit en désir de révolte et qui se développe en haine, en meurtre. Pourtant, les deux caractères sont complémentaires, mais très différents. L'une, la plus jeune, est plus provocatrice, extrémiste, elle domine sa sœur qui semble plus concrète, plus réaliste et plus sensible.



© Severin Albert.



© Severin Albert.

Tout est symbole, image, projection dans la pièce de Genet. On s'en rend immédiatement compte dans la mise en scène déviée du réel de Bea Gerzsenyi. C'est de jeu de pouvoir, de soumission, de réaction, de violence et d'intérêt qui se décline sur tout le fil dramatique de la pièce. Et c'est surtout le temps présent qui tend toute l'attention. Le spectateur, dès les premières minutes, est plongé dans une scène qui a commencé bien avant, et tous les enchaînements se feront sur ce mode imprévisible. Il n'y a pas de suspense, pas de scénario dont on attend la suite avec curiosité, impatience ou peur. C'est un moment présent qui ne cesse de s'enfanter lui-même à chaque minute, à chaque scène.

En cela, Claire et Solange sont enfermées dans un système qu'elles créent et qui les recrache perpétuellement. Car elles sont finalement des êtres sans identité propre, elles en changent d'ailleurs sans cesse, l'une devenant l'autre ou Madame, leur maîtresse. Maîtresse dans tous les sens du terme : celle qui domine ou celle qui nous possède et que l'on possède en retour. Des êtres qui n'ont pas leur place propre non plus dans cette machine qu'est la société. Elles sont une fonction, des bonnes, mais elles n'existent que parce que Madame existe, elles ne font que ce que Madame exige d'elles.

La mise en scène de Bea Gerzsenyi propulse Claire et Solange, les deux bonnes, dans un monde à l'opposé de tout réalisme. L'univers de l'appartement est symbolisé par une moquette bleu roi, des meubles rendus presque organiques à cause de leurs matières couleur de chair et un immense miroir sans tain, coupant comme la lame d'une guillotine (image de la menace de la justice, mais aussi de l'extase dans le sacrifice). Les deux interprètes évoluent dans cet espace comme des joueurs dans l'arène.

Même lorsqu'elles sont à distance l'une de l'autre, même séparée par les reflets juxtaposés de leurs visages dans le miroir sans tain, c'est à un corps-à-corps auquel elles nous convient : Sabrina Bus, Solange, forte d'une androgyne autorité, est d'une justesse, d'une âpreté presque palpable, ses phrases, comme ses étreintes aussi brûlantes que la glace, Grace Lynn Mendes, Claire, est l'autre face de sa sœur, féminine, écorchée, tremblante, elle est la sensible part de victime de ce couple qui, assemblé, donne une idée du monstre qui se cache en l'humain. Et cette danse dangereuse est magnifiée par la superbe langue de Genet.

Bruno Fogniès
Mercredi 29 Juin 2022

AVIGNON 2022

•Off 2022• "Les Bonnes" de Genet, dans une mise en scène épurée et charnelle, un rituel de vie et de mort

Devenue un grand classique du théâtre contemporain, la pièce de Jean Genet est montée régulièrement, mais elle est surtout étudiée à l'école ou travaillée en classe de comédie. C'est un huis clos édifiant où deux sœurs, les Bonnes, dans une sorte de longue cérémonie sensuelle et macabre, fomentent le meurtre de Madame, leur maîtresse. Cérémonie où le théâtre joue à plein puisque dès la première scène, elles échangent leurs rôles ou bien interprètent celui de Madame et se jouent l'une avec l'autre des scénettes qui transgressent leur quotidien. Il y a Solange, il y a Claire, mais Claire est dans la peau, les attitudes et les robes de Madame, tandis que Solange répond au nom de Claire. Les cartes sont brouillées.



© Severin Albert.

Cartes brouillées pour le public, mais aussi jeu de rôles périlleux pour les deux sœurs qui s'égratignent l'une l'autre, jusqu'à se griffer le cœur, prises au jeu libérateur qu'elles mettent en œuvre. Mais Genet n'utilise pas de ce stratagème uniquement dans un but dramatique. En changeant de rôle, en changeant de nom, les deux bonnes ne sont plus alors que des fonctions, comme Madame que l'on n'appelle jamais que sous ce titre. Bonnes, elles sont, des servantes aux ordres, asservies, interchangeable et anonymes pour les bourgeois, comme des machines - d'ailleurs Madame ne cesse pas de les confondre l'une et l'autre.

Genet trace ainsi les résurgences de la colère née de l'humiliation, de la négation de ces deux sœurs. Sœurs déjà, elles sont depuis leurs naissances le miroir l'une de l'autre, bonnes, elles ne se définissent que par rapport à leur maîtresse. Une colère qui se transforme en haine, qui mûrit en désir de révolte et qui se développe en haine, en meurtre. Pourtant, les deux caractères sont complémentaires, mais très différents. L'une, la plus jeune, est plus provocatrice, extrémiste, elle domine sa sœur qui semble plus concrète, plus réaliste et plus sensible.

Tout est symbole, image, projection dans la pièce de Genet. On s'en rend immédiatement compte dans la mise en scène déviée du réel de Bea Gerzsenyi. C'est de jeu de pouvoir, de soumission, de réaction, de violence et d'intérêt qui se décline sur tout le fil dramatique de la pièce. Et c'est surtout le temps présent qui tend toute l'attention. Le spectateur, dès les premières minutes, est plongé dans une scène qui a commencé bien avant, et tous les enchaînements se feront sur ce mode imprévisible. Il n'y a pas de suspense, pas de scénario dont on attend la suite avec curiosité, impatience ou peur. C'est un moment présent qui ne cesse de s'enfanter lui-même à chaque minute, à chaque scène.

En cela, Claire et Solange sont enfermées dans un système qu'elles créent et qui les recrache perpétuellement. Car elles sont finalement des êtres sans identité propre, elles en changent d'ailleurs sans cesse, l'une devenant l'autre ou Madame, leur maîtresse. Maîtresse dans tous les sens du terme : celle qui domine ou celle qui nous possède et que l'on possède en retour. Des êtres qui n'ont pas leur place propre non plus dans cette machine qu'est la société. Elles sont une fonction, des bonnes, mais elles n'existent que parce que Madame existe, elles ne font que ce que Madame exige d'elles.

La mise en scène de Bea Gerzsenyi propulse Claire et Solange, les deux bonnes, dans un monde à l'opposé de tout réalisme. L'univers de l'appartement est symbolisé par une moquette bleu roi, des meubles rendus presque organiques à cause de leurs matières couleur de chair et un immense miroir sans tain, coupant comme la lame d'une guillotine (image de la menace de la justice, mais aussi de l'extase dans le sacrifice). Les deux interprètes évoluent dans cet espace comme des jouteurs dans l'arène.

Même lorsqu'elles sont à distance l'une de l'autre, même séparée par les reflets juxtaposés de leurs visages dans le miroir sans tain, c'est à un corps-à-corps auquel elles nous convient : Sabrina Bus, Solange, forte d'une androgyne autorité, est d'une justesse, d'une âpreté presque palpable, ses phrases, comme ses étreintes aussi brûlantes que la glace, Grace Lynn Mendes, Claire, est l'autre face de sa sœur, féminine, écorchée, tremblante, elle est la sensible part de victime de ce couple qui, assemblé, donne une idée du monstre qui se cache en l'humain. Et cette danse dangereuse est magnifiée par la superbe langue de Genet.

Les Bonnes de Genet, dans une mise en scène épurée et charnelle, un rituel de vie et de mort.

Les Bonnes, Espace Alya , Avignon

Devenue un grand classique du théâtre contemporain, la pièce de Jean Genet est montée régulièrement mais elle est surtout étudiée à l'école ou travaillée en classe de comédie. C'est un huis clos édifiant où deux sœurs, les Bonnes, dans une sorte de longue cérémonie sensuelle et macabre fomentent le meurtre de Madame, leur maîtresse. Cérémonie où le théâtre joue à plein puisque dès la première scène, elles échangent leurs rôles ou bien interprètent celui de Madame et se jouent l'une avec l'autre des scénettes qui transgressent leur quotidien : il y a Solange, il y a Claire, mais Claire est dans la peau, les attitudes et les robes de Madame, tandis que Solange répond au nom de Claire. Les cartes sont brouillées.

Cartes brouillées pour le public, mais aussi, jeu de rôle périlleux pour les deux sœurs qui s'égratignent l'une l'autre, jusqu'à se griffer le cœur, prises au jeu libérateur qu'elles mettent en œuvre. Mais Genet n'utilise pas de ce stratagème uniquement dans un but dramatique. En changeant de rôle, en changeant de nom, les deux bonnes ne sont plus alors que des fonctions, comme Madame que l'on n'appelle jamais que sous ce titre. Bonnes, elles sont, des servantes, aux ordres, asservies, interchangeables et anonymes pour les bourgeois, comme des machines – d'ailleurs Madame ne cesse pas de les confondre l'une et l'autre.

Genet trace ainsi les résurgences de la colère née de l'humiliation, de la négation de ces deux sœurs. Sœurs déjà, elles sont depuis leurs naissances le miroir l'une de l'autre, bonnes, elles ne se définissent que par rapport à leur maîtresse. Une colère qui se transforme en haine, qui mûrit en désir de révolte et qui se développe en haine, en meurtre. Pourtant, les deux caractères sont complémentaires mais très différents. L'une, la plus jeune est plus provocatrice, extrémiste, elle domine sa sœur qui semble plus concrète, plus réaliste et plus sensible.

Tout est symbole, image, projection dans la pièce de Genet. On s'en rend immédiatement compte dans la mise en scène déviée du réel de Bea Gerzsenyi. C'est de jeu de pouvoir, de soumission, de réaction, de violence et d'intérêt qui se décline sur tout le fil dramatique de la pièce. Et c'est surtout le temps présent qui tend toute l'attention. Le spectateur, dès les premières minutes, est plongé dans une scène qui a commencé bien avant, et tous les enchaînements se feront sur ce mode imprévisible. Il n'y a pas de suspense, pas de scénario dont on attend la suite avec curiosité, impatience ou peur. C'est un moment présent qui ne cesse de s'enfanter lui-même à chaque minute, à chaque scène.

En cela, Claire et Solange sont enfermées dans un système qu'elles créent et qui les recrache perpétuellement. Car elles sont finalement des êtres sans identité propre, elles en changent d'ailleurs sans cesse, l'une devenant l'autre, ou Madame, leur maîtresse. Maîtresse dans tous les sens du terme : celle qui domine ou celle qui nous possède et que l'on possède en retour. Des êtres qui n'ont pas leur place propre non plus dans cette machine qu'est la société. Elles sont une fonction,

des bonnes, mais elles n'existent que parce que Madame existe, elles ne font que ce que Madame exige d'elles.

La mise en scène de Bea Gerzsenyi propulse Claire et Solange, les deux bonnes, dans un monde à l'opposé de tout réalisme. L'univers de l'appartement est symbolisé par une moquette bleu roi, des meubles rendus presque organiques à cause de leurs matières couleur de chair et un immense miroir sans tain, coupant comme la lame d'une guillotine (image de la menace de la justice, mais aussi de l'extase dans le sacrifice). Les deux interprètes évoluent dans cet espace comme des joueurs dans l'arène. Même lorsqu'elles sont à distance l'une de l'autre, même séparée par les reflets juxtaposés de leurs visages dans le miroir sans tain, c'est à un corps à corps auquel elles nous convient : Sabrina Bus, Solange, forte d'une androgyne autorité est d'une justesse, d'une apreté presque palpable, ses phrases, comme ses étreintes aussi brûlantes que la glace, Grace Lynn Mendes, Claire, est l'autre face de sa sœur, féminine, écorchée, tremblante, elle est la sensible part de victime de ce couple qui, assemblé, donne une idée du monstre qui se cache en l'humain. Et cette danse dangereuse, est magnifiée par la superbe langue de Genet.

Bruno Fogniès

Les bonnes

La Compagnie Véhicule dirigée par Sabrina Bus, habituée par les rencontres artistiques, invite aujourd'hui, la metteuse en scène hongroise Bea Gerzsenyi, pour le texte *Les Bonnes*, de Jean Genet.

Longtemps décrié et vu, uniquement comme sulfureux, le théâtre de **Jean Genet** est aujourd'hui pleinement admis dans le panthéon des grandes œuvres littéraires du XXe siècle.

Une cérémonie macabre, à la recherche de notre propre monstre

Tout le monde connaît la trame de ce drame inspiré sans doute par *l'affaire des sœurs Papin* en 1933, même si **Jean Genet**, s'en ait toujours défendu.

Claire et Solange, deux sœurs, sont deux employées de maison, au service de Madame. Elles jalourent secrètement leur maîtresse. Quand celle-ci n'est pas là, les deux bonnes jouent et endossent le rôle de « Madame ». Ce jeu, en apparence anodin, devient de plus en plus trouble. Il est de plus en plus difficile de faire la part entre le fantasme et la réalité et une violence bien réelle s'installe dans le jeu.

Cette haine, de soi, de l'autre ou de l'autre comme moi-même et comme un autre que traitent ces Bonnes est un huis clos dramatique qui ouvre les champs infinis du fantasme et de la monstruosité, au sens étymologique du terme : ce qui est "montré du doigt", ce qui est "non commun".

Le malaise tient aussi du fait que **Solange** et **Claire** se confondent continuellement, et prennent chacune, tour à tour, l'ascendant sur l'autre.

Grace Lynn Mendes, Sabrina Bus, deux comédiennes impeccables et d'une grande élégance, se « laissent la place » et se débattent sur scène au milieu d'un décor complètement surréaliste.

Madame est absente. Madame est absolument présente

Madame n'est qu'un prétexte, mais aussi, un fantasme très clairement érotisé. Elle n'est plus qu'un objet : petite table, lavabo, fauteuil... et finit, à l'apogée de la cérémonie, en totem monstrueux, immense, fétichisé et découpé.

Fantasme, lutte des classe et descente aux enfers

La musique et la danse est au cœur de cette descente aux enfers où la violence des mots dépasse largement la violence physique.

Une jalousie dévastatrice

Le passage incessant du réel à l'irréel, du réel au fantasme, font de ce spectacle très contemporain, entre effroi et saisissement, une véritable satire sociétale et une belle réflexion sur ce qu'est le théâtre, depuis toujours.

Avis de Foudart **FFF**